

Ce compte-rendu critique de l'ouvrage de Brian McLAREN Réinventer l'Église (Valence, LLB, 2006), réalisé par David RICHIR dans le cadre du cours Déchristianisation et sécularisation dispensé par le professeur Neal BLOUGH à la Faculté Libre de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine (FLTE), n'a pas été originellement prévu pour la diffusion. Les propos qu'il contient n'engagent que son auteur. David RICHIR termine actuellement ses études de théologie à la FLTE.

Introduction

Au printemps dernier, un ami évangéliste m'a demandé si j'avais lu le « fameux livre » de Brian McLaren : *Réinventer l'Église*. Il voulait connaître ma position par rapport aux propositions « new-age » de cet auteur recommandé par l'Alliance Évangélique et la Ligue pour la Lecture de la Bible. Je ne l'avais pas lu et ne pouvais donc pas avoir d'avis, mais les remous causés par cet ouvrage m'ont mis l'eau à la bouche et m'ont décidé à lire ce « fameux livre » pour me faire un avis.

Malgré les débats en cours, j'ai pris la décision de ne rien lire des « dossiers » constitués par les « pro-McLaren » et les « anti-McLaren », pour pouvoir aborder son travail et sa pensée avec le plus d'objectivité possible. Cette tentative de lire cet ouvrage avec sympathie, et Dieu sait si son auteur en dégage, n'a néanmoins pas totalement réussi ... les *a priori* sont tenaces ! J'espère tout de même donner de ce livre un éclairage honnête et équilibré.

L'auteur

Brian D. McLaren, né en 1956, a fait ses études à l'Université de Maryland où il a obtenu une maîtrise en lettres en 1981. Il a étudié la littérature du Moyen Âge, les poètes romantiques, la philosophie moderne et les romans de Walker Percy. Il est docteur en théologie (*honoris causa*) du *Carey Theological Seminary*, à Vancouver (Canada).

Passionné par l'évangélisation, après plusieurs années comme professeur, il quitte l'enseignement universitaire pour fonder une Église non dénominationnelle, *Cedar Ridge Community Church*, située entre Baltimore et Washington D.C., dont il est, actuellement, le pasteur principal. Partie de presque rien, cette Église, dite *innovante*, accueille aujourd'hui plusieurs centaines de personnes qui, pour la plupart, n'avaient pas d'arrière-plan religieux. Depuis les années 80, Brian McLaren se consacre activement à la formation de réseau et de soutien auprès des personnes impliquées dans l'implantation de nouvelles Églises. Il intervient aussi en tant que consultant auprès des communautés engagées dans un processus de développement.

Orateur apprécié auprès des groupes d'étudiants et lors de retraites d'église, il est fréquemment invité en tant que conférencier dans les facultés de théologie et, anime de nombreux séminaires, aussi bien dans son pays qu'à l'étranger. Les temps post-modernes, l'étude de la Bible, l'évangélisation, l'apologétique, le leadership, la missiologie, le développement des Églises, l'implantation d'Église, l'art et la musique, le travail pastoral, le *burn out*, le dialogue interconfessionnel, l'écologie et la justice sociale sont parmi ses sujets de prédilection.

Son travail a été couvert par le magazine *Time* (où il a été classé parmi les 25 Américains les plus influents parmi les évangéliques), *Christianity Today*, *Christian Century*, et plusieurs autres médias écrits. Il est également l'invité fréquent des télévisions (entre autre le *Larry King Live*), radios, et programmes d'informations.

Réinventer l'Église a été traduit en 2005 par La Ligue pour la Lecture de la Bible d'après le premier livre de Brian McLaren, *The Church on the Other Side: Doing Ministry in the Postmodern Matrix*, (Zondervan, 1998, édition révisée 2000).

Brian et son épouse, Grace, ont quatre enfants, jeunes adultes. Ses loisirs sont l'écologie, la pêche, la randonnée, le kayak, la composition musicale, la musique, l'art et la littérature. Il est également musicien et compositeur.

L'ouvrage

Dès son *Introduction*, Brian McLaren dresse un portrait tourmenté de notre monde et de l'Église. Notre monde est en transition, de moderne qu'il était, il devient postmoderne. Et pour ce monde nouveau, il faut une Église nouvelle. L'Église actuelle ressemble à un dinosaure, elle est perdue et déboussolée par les changements de la société. Mais cette transition vers le monde postmoderne n'augure pas la disparition de l'Église. Au contraire, ce monde nouveau aura soif de spiritualité, non pas de la notre, pleine de réponses et d'hypocrisie, mais plutôt d'une spiritualité profonde, réelle, en lien avec les mystères, saine, équilibrée et chaleureuse. Pour ne pas devenir un musée, l'Église doit changer, non dans son essence, mais plutôt dans sa forme. Les chrétiens ne devront pas se comporter comme des savants, mais comme des apprentis, des pionniers. Pour opérer cette transition, il n'y a pas de recette mais ... quatre étapes (!). D'abord découvrir et diffuser un nouveau savoir, puis changer d'attitude, ensuite de comportement, et, enfin, modifier les structures de nos organisations. L'essentiel est de se préparer, non pas à une simple adaptation, mais à une véritable révolution dans l'Église. Pour cela, Brian McLaren propose douze pistes.

Dans sa première piste, *Changer radicalement*, l'auteur développe cette notion de révolution en opposant à l'Église *réinventée*, les Églises simplement *renovées* ou *restaurées*. L'Église renovée se contente d'un changement de style ponctuel, comme un coup de pinceau donné à la façade de temps à autre. Souvent en retard sur la société et en avance par rapport aux habitudes des membres, ses changements sont dans tous les cas en décalage. Plutôt que de style, elle devrait modifier son attitude et comprendre que le changement est un principe de vie immuable. L'Église restaurée, quand à elle, se lance dans un retour aux sources, elle est en quête de la pureté de l'Église néotestamentaire et veut retrouver « l'élément oublié » qui a conduit à l'échec les autres Églises jusqu'ici. Cet « élément oublié » redécouvert devient alors la raison d'être de l'Église restaurée, pas plus équilibrée qu'avant. Pour l'auteur, il ne faut pas considérer les Actes et les Epîtres comme un nouveau Lévitique rempli de règles strictes pour le nouveau peuple de Dieu, mais plutôt comme des études de cas pertinentes et inspirées, basées sur des Églises imparfaites qui s'adaptaient à leur contexte. Aux Églises renovées ou restaurées, Brian McLaren oppose l'Église réinventée qui ne se définit pas par un ensemble de directives, mais adopte sans cesse de nouveaux paradigmes pour faire face au changement constant, qui donne plus d'importance au contenu qu'au contenant, qui sait être flexible, abandonner les méthodes dépassées, parce qu'elle privilégie le voyage au véhicule. L'auteur a expérimenté avec son Église ce changement radical lorsque, ayant observé qu'elle ne parvenait pas à atteindre ses buts, il a décidé avec l'équipe pastorale de fermer l'Église pendant dix mois, le temps de se réinventer ; et cette réinvention a porté des fruits abondants !

La deuxième piste que Brian McLaren nous propose de suivre à pour but de *Rédéfinir la mission*. En effet, il constate que « [l]a plupart du temps, l'Église dans son ensemble ne paraît pas s'être demandée qu'elle était sa mission, ou même si elle en avait une »¹. Pour lui, la mission de l'Église nouvelle, celle de « l'autre rive », se définira par quatre valeurs : (1) davantage de chrétiens, (2) de meilleurs chrétiens, (3) une authentique communauté missionnaire, (4) pour le bien du monde. Les deux premières seront remplies par l'impératif de faire des disciples. La troisième prend toute son importance dans l'ère postmoderne qui donne une très grande importance à l'authenticité. Et l'auteur d'appeler à une saine lucidité quand aux effets de notre religion chrétienne, constatant que, jusqu'ici, « notre [version de la] foi chrétienne ne nous a pas rendus tellement meilleurs »² au regard des dégâts que continue à faire le péché autour de nous et en nous. Le nouveau chrétien se devra d'être réaliste autant que le chrétien moderne était idéaliste, car la Bible est avant tout réaliste. De plus, nos faiblesses, le matériau brut que nous sommes, touchent beaucoup plus les non chrétiens, en quête d'authenticité. Notre attitude de supériorité morale est une barrière pour entrer dans notre communauté qui se devra d'être au service non seulement de ses membres,

¹ Brian McLAREN, *Réinventer l'Église*, Valence, Éd. LLB, 2006, p. 29-30.

² *Ibid*, p. 32.

mais plus largement de ceux qui l'entourent et du monde entier. L'Église nouvelle se comprendra comme un catalyseur dans le monde, jusqu'à la venue du Royaume de Dieu qui englobera toutes choses. Le chrétien nouveau devra donc être prêt à apprendre, à repartir à zéro, à redémarrer de rien.

Dans sa troisième piste, Brian McLaren oppose l'obsession des programmes de l'Église actuelle au *Penser systémique* de l'Église de « l'autre rive » qui aborde la réalité comme un tout, privilégiant les interactions plutôt que les choses elles-mêmes. En appliquant les découvertes de la systémique à l'Église, l'auteur fait le portrait d'une Église capable de muer pour croître, privilégiant la diversité, sachant avoir une saine distance entre la direction et le système, etc. Il en déduit que, sociologiquement parlant, toutes les Églises, quelque soit leur dénomination, ont globalement le même type de système, ce qui devrait les conduire à plus d'interactions.

En guise de quatrième piste, l'auteur explique comment, dans l'Église nouvelle, nous devons *Echanger nos traditions contre la tradition*, les traditions se rattachant aux pratiques propres des dénominations, la tradition à celles communes à toute la chrétienté. Si les premières conduisent à des dérives sectaires, la seconde est un fond commun d'une richesse immense, et un élément stabilisant pour une Église devant évoluer dans un contexte très changeant. Pour effectuer cet échange, l'Église de demain devra effectuer six changements : (1) changer de *doctrine* pour ne garder que le tronc commun éprouvé par le temps (méthode dictée par le bon sens), tronc commun qui devra être énoncé dans le langage d'aujourd'hui, de façon attrayante et pertinente ; (2) changer d'*histoire* pour ne garder que la grande histoire commune à toute la chrétienté, nous y gagnerons en humilité et en racines ; (3, 4 et 6) changer de *héros*, de *spiritualité* et de *rapport à l'art* en profitant du fond commun de toute la chrétienté pour y puiser des exemples de foi, de pratiques et d'expression ; (5) changer de *valeurs morales* pour nous concentrer sur les plus essentielles, éprouvées par le temps : la famille fondée sur le couple hétérosexuel, la fidélité dans le mariage, le désir de devenir quelqu'un de bien.

Ensuite, comme cinquième piste, Brian McLaren détaille comment la nouvelle Église s'engagera pour *Ressusciter la théologie au même titre que l'art et la science*. La nouvelle théologie ne sera qu'une nouvelle formulation de la Vérité de Dieu, aussi imparfaite que la théologie classique, mais plus adaptée à la nouvelle ère qui s'ouvre devant nous. Elle associera aux théologiens des artistes et des scientifiques dans une même quête ininterrompue de la Vérité, de la beauté et de la bonté de Dieu. La théologie classique, c'est-à-dire systématique, est sur son déclin, preuve en est sa position défensive. La nouvelle théologie sera offensive, ouvrira de nouveaux paradigmes plutôt que de répéter des formules anciennes. Elle sera consciente, grâce aux découvertes postmodernes, que le message et son support sont intimement imbriqués et que pour garder le message divin inchangé, le travail des théologiens croîtra proportionnellement à l'augmentation des supports pour le transmettre.

Ce qui conduit naturellement l'auteur à *Elaborer une nouvelle apologétique* à la place de l'ancienne trop influencée par l'esprit encyclopédique des Lumières. En effet, cette dernière raisonne en circuit fermé postulant l'autorité de la Bible, elle reste sur la défensive et se concentre sur des thèmes annexes (création, politique, etc.) laissant de côté l'essentiel. Elle combat ses interlocuteurs au lieu de les aider, et s'apparente parfois à de la publicité mensongère, promettant le miracle. La nouvelle apologétique développera des thèmes nouveaux dans le respect de ses interlocuteurs : elle proposera des mystères à méditer, plutôt que des réponses à tout ; elle ira directement à l'essentiel ; elle gardera l'équilibre entre la crédibilité intellectuelle et l'authenticité de la vie de foi ; elle accompagnera et privilégiera une conversion de processus plutôt que d'événement ; elle considérera ses concurrents des autres religions comme des « collègues » et les traitera avec respect et douceur, s'interdisant de comparer ses réussites avec leurs échecs. Brian McLaren met en garde contre les deux écueils qui menacent le croyant dans une société pluraliste : (1) la séparation, la division, la dérision par rapport à l'autre ; (2) le relativisme. Pour contrecarrer ce deuxième écueil, il propose trois stratégies : (a) concevoir la foi chrétienne comme une des armées engagées dans la lutte contre le mal, aux côtés des autres religions (l'auteur reconnaît que cette démarche conduit à céder du terrain au relativisme) ; (b) interpeller, inviter au combat contre le mal qui sévit

au dehors et au-dedans ; (c) aider chacun à décider où il veut se battre. C'est dans cette dernière stratégie qu'intervient l'apologétique pour enrôler les individus dans la lutte contre le mal et reconnaître la foi authentique où elle se trouve (même chez un « outsider » cf. Lc 7.1,10, Mc 7.24,30).

Pour bien communiquer le message éternel de Dieu, l'Église « de l'autre côté » devra *Apprendre une nouvelle rhétorique*, développe Brian McLaren dans sa septième piste. Cette nouvelle rhétorique ne se contentera pas de paroles, mais leur ajoutera les actions et la vie. Elle privilégiera la retenue dans les mots, pour donner de la valeur aux paroles de vérité qu'elle chuchotera comme des secrets d'amoureux, plutôt que comme des plaidoiries accrocheuses. Les paroles ne seront que la pointe de l'iceberg que sera la vie. Elle mettra son discours au service du mystère, bannissant le patois de Canaan et privilégiant le récit, alternant l'objectif et le subjectif, l'analytique et le synthétique. L'enseignant apparaîtra plus comme un sage que comme un savant.

Pour être capable de faire face aux perpétuels changements qui l'attendent « de l'autre côté », la nouvelle Église devra, selon la huitième piste, savoir *Abandonner les structures quand elles sont dépassées*. Pour Brian McLaren, chaque Église développe une ecclésiologie propre suivant sa taille. Lorsqu'elle croît, son ecclésiologie devient inadaptée et crée des dysfonctionnements. Il propose de modéliser une nouvelle ecclésiologie ouverte, large et souple, capable de s'adapter à toutes les structures que l'Église devra élaborer dans son processus de croissance où la mue structurelle joue un rôle vital. Cette ecclésiologie devra inclure le principe d'adaptabilité de la structure selon le contexte, privilégiant, en matière structurelle, la sagesse à la norme. Pour l'auteur, la nouvelle Église changera de structure, au minimum, à chaque doublement d'effectif, tout en sachant que la taille n'est pas la seule raison conduisant à la restructuration. Elle sera aussi capable de faire des changements avant que le besoin ne s'en fasse sentir. Elle trouvera un équilibre entre le savoir-faire et l'expérience, à conserver, et le besoin de sang neuf et d'idées nouvelles. Elle prendra en compte les théories de la personnalité pour attribuer leurs fonctions à ses membres, toujours en formation. Elle osera formaliser ce qui doit l'être pour gagner en efficacité, s'inspirant ainsi à bon escient du monde de l'entreprise. L'Église de « l'autre rive » se considérera plus comme un catalyseur de l'énergie existante que comme une instance au contrôle de la situation. Elle s'autorisera ainsi des périodes creuses sans se culpabiliser, sachant qu'elles ont aussi leur importance.

La neuvième piste prend la forme d'une question : *Portons-nous les responsables ?* Dans cette période de transition, il est nécessaire, selon Brian McLaren, d'avoir de bons leaders soutenus par la communauté. Ces bons leaders devront s'affranchir du modèle du « théologien imbattable », héritier du moderniste opposé au mystère, et se garder d'imiter servilement les leaders à succès d'aujourd'hui. En effet, leur succès vient des innovations qu'ils ont apportées à l'Église de haute lutte et dans les larmes ; imitons leur foi plutôt que leur style. Authentique et lucide quand à ses propres dons, le nouveau leader travaillera en équipe, sachant déléguer tout en assumant une direction forte dans les périodes de turbulences. Les théologiens érudits tiendront un rôle de consultants, alors que les leaders privilégieront la formation continue. Tout en considérant son activité non comme une simple profession technique mais comme une vocation mue par la foi et l'amour de l'Église, le nouveau leader saura poser des limites pour ne pas adopter un style de vie suicidaire. En effet, nombre d'échecs pastoraux sont des symptômes de problèmes dans la communauté plutôt que chez ses pasteurs.

Un terme suffit à résumer la dixième piste : *Anticiper*. Anticiper en osant se projeter dans le long terme, non pas à 5 ans, mais à 100, à 1000 ans. Anticiper, d'abord pour croître en efficacité en prévoyant les changements à venir, mais aussi pour intégrer les enjeux mondiaux (écologiques, économiques, politiques, etc.) dans nos perspectives communautaires. Car l'amour du prochain se décline aussi en amour du monde qui nous entoure. N'est-ce pas en nous « incarnant » dans notre monde que nous manifesterons le mieux la solidarité de Dieu avec lui ? Ce souci pour l'avenir du monde doit aussi nous pousser à repenser notre théologie en redonnant sa valeur à l'eschatologie. Plutôt que de conserver une théologie tournée vers le passé, adoptons une théologie tournée vers l'avenir, étant convaincu que le Royaume de Dieu qui est en train de germer nous en réserve un

radieux ! Sachons néanmoins laisser à cet avenir son aura de mystère : nous ne savons pas quand la fin interviendra. L'Église nouvelle saura s'affranchir du syndrome de la « génération de la fin » qui produit un zèle paniqué et alimente chez les croyants le « complexe du sauveur ». Nous savons que la fin du monde arrivera, mais, plus certainement encore, nous savons que la fin de chaque homme arrive, et que tous devront faire face à cette apocalypse personnelle qu'est la mort. Sachons donc penser à long terme (planter des arbres), tout en agissant aujourd'hui.

La onzième piste que propose Brian McLaren s'intitule *Entrer dans le monde postmoderne*, et se décline en trois volets : *Le comprendre*, *S'y engager* et *Être prêts pour la révolution*. Dans le premier, l'auteur nous introduit aux spécificités de ce monde à venir caractérisé par le postmodernisme. Dans ce nouveau monde, l'esprit critique et la sensibilité aux contextes sont plus développés. La connaissance ne s'appuie plus sur une vérité absolue, mais plutôt sur une expérience collective, d'où la valeur de l'expérience subjective (qui ne se transforme pas en vérité, mais demeure une expérience) et de « l'être ensemble ». La prise de recul, l'humour, voir l'ironie, sont plus développés dans ce monde où le pluralisme et la diversité sont la règle et où la tolérance devient nécessaire pour « le vivre ensemble ». Les critiques des penseurs chrétiens à l'encontre des postmodernes sont vives, mais ils s'attaquent souvent à un faux ennemi : la majeure partie des postmodernes ne sont pas radicaux au point de nier toute forme de vérité. Ils la nommeront plutôt par d'autres noms (vérité universelle plutôt qu'absolue), se méfiant des absolus fauteurs de troubles. Leur aspiration première étant la paix et la douceur, ils exigeront pour toute vérité une dose équivalente d'amour. C'est leur souci de la vérité qui les pousse à ne pas la brader comme ont tendance à le faire les modernes. Pour la majorité d'entre eux, la vérité est insaisissable, inconnaissable, inatteignable par le langage. Ils rejoignent ici la notion du mystère propre à la Bible, tout en étant très ouvert à une vérité qui s'incarne dans une vie authentique, honnête et transparente. Gardons-nous donc de vouloir d'abord convertir les postmodernes au modernisme avant de leur annoncer l'Évangile. Sachons être dans le monde postmoderne sans être du monde postmoderne en accueillant cette foi postmoderne souple, ouverte au doute, calme, émerveillée, respectueuse et compréhensive, si loin du dogmatisme moderne.

Dans son deuxième volet sur le monde postmoderne, Brian McLaren invite les chrétiens à *S'y engager* pour profiter des multiples opportunités qu'il nous offre. En effet, bien qu'il recèle des dangers, ce monde nouveau est conscient de son vide spirituel et, s'il est hostile aux dogmes, il est ouvert à une foi vivante. L'Église nouvelle abandonnera donc les multiples versions du christianisme pour ne conserver que le christianisme authentique. Elle reconnaîtra le bon et le vrai du postmodernisme : l'humilité, le bon esprit critique, la soif de spiritualité, l'ouverture à la foi, la tolérance sympathique, le relativisme limité qui tient compte du contexte et privilégie une vérité universelle à une vérité absolue. L'Église de « l'autre rive » amplifiera l'importance de la foi et la considérera comme le cadre dans lequel s'effectue la recherche de Dieu et la connaissance de la vérité. Elle aidera ses membres à être plus humbles, plus justes, plus honnêtes, à ne pas porter de jugement sur ce qu'ils n'ont pas personnellement expérimenté. Elle invitera ceux qui chemineront en son sein à vivre d'autres expériences qui laisseront la place aux sentiments véritables, non censurés, tout en étant fondées sur la réflexion et vécues dans la spontanéité et le calme. L'Église nouvelle prendra en compte les détresses du postmoderne perdu dans un monde sans certitude et lui proposera, sans contrainte, un chemin de vie, vers la vérité, tout en sachant que le Saint-Esprit est déjà à l'œuvre en lui. Ses membres se raconteront, et travailleront à répondre à de nouvelles questions qui n'ont pas encore été posées. Elle laissera la priorité au « vivre ensemble », se rappelant que Jésus n'a pas écrit de livre mais qu'il a fondé une communauté. Dans cette nouvelle ère, les théologiens de droite (conservateurs) comme de gauche (libéraux) pourront se retrouver, car leurs anciennes querelles, fondées sur des présupposés modernes, seront dépassées dans le monde postmoderne.

L'auteur poursuit sur sa lancée avec son troisième volet en invitant à *Être prêt pour la révolution* d'éradiquer de sa foi les virus du modernisme. Cette transition vers le postmodernisme ne doit pas effrayer les chrétiens : elle n'est qu'une étape vers le Royaume de Dieu. L'Église doit donc se débarrasser des maladies modernes que sont la soif de conquête et de contrôle, la vision

mécaniste et l'individualisme qui la pousse à vouloir tout organiser, l'obsession de l'analyse objective et réductrice, allergique au mystère, l'adulation de la science et de la consommation. Pour se préparer à la révolution, l'Église doit plutôt se concentrer sur l'essentiel (suivre Jésus), fonctionner en réseau, accueillir des penseurs non conformes et créatifs, continuer à apprendre, et résister fermement, mais avec courtoisie, à ceux qui veulent rester en arrière.

Pour clore son ouvrage, Brian McLaren invite ses lecteurs à *Poursuivre* leur apprentissage de ce nouveau monde : le rythme d'apprentissage de l'Église doit être au moins aussi rapide que celui des changements de notre société. Et comme le changement est la seule chose stable, la formation ne doit jamais s'arrêter. L'auteur ne sait pas à quoi ressemblera exactement l'Église « sur l'autre rive », mais il pressent qu'elle sera caractérisée par plus de célébrations, par plus de douceur (même pour les chrétiens hostiles au changement : il faut faire de la place à tous !), par plus de simplicité, par une moins grande importance donnée à la localisation géographique, et par un élargissement des réseaux de ressources afin d'augmenter la sagesse de tous. Il termine son ouvrage par un appel à l'espérance.

En appendice, on trouve des conseils pour mettre en œuvre et initier, dans sa communauté, une réflexion en se basant sur les chapitres du livre.

Critique

Comme relevé plus haut, Brian McLaren, malgré ces élans révolutionnaires, dégage de la sympathie. C'est d'abord à son humilité affichée et à son ton agréable, très ancré dans le mode de pensée actuel, qu'il l'a doit. Mais au-delà de la forme, quels messages *Réinventer l'Église* délivre-t-il ? Nous suivrons trois étapes, à notre tour, pour décrire son livre, en commençant par le positif, en faisant ensuite un détour par le thème clé du monde postmoderne, pour finir par les aspects de sa pensée qui nous semblent dangereux ou, à tout le moins, porteurs de dérives potentielles.

Le positif

Face à un auteur aussi innovant et non-conformiste, il serait dommage de rejeter en bloc ses idées. Même si certains aspects de sa pensée pourraient conduire à des dérives, comme nous le détaillerons plus bas, son ouvrage contient un apport propre à stimuler toute réflexion évangélique sur l'Église. De plus, l'investissement personnel de Brian McLaren et les résultats qu'il a obtenu en « réinventant » son Église ne peuvent nous laisser indifférents.

Malgré les excès et les absolutisations parfois agaçantes (cf. point suivant), l'auteur développe plusieurs points qui sonnent juste et méritent d'être entendus. Son amour pour l'Église et son désir de la voir répondre aux besoins de son temps le conduit à appeler maintes fois, et avec raison, à la formation permanente des ses membres et de ses responsables. Son décryptage des Églises rénovées, restaurées et réinventées, nous semble fort pertinent, bien qu'un peu excessif à notre goût ! Il a néanmoins le mérite de bien poser le problème.

Son appel à la revalorisation de la mission de l'Église a besoin d'être (ré)entendu. Ce message n'est pas nouveau, reconnaissons-le, mais la définition que Brian McLaren donne de la mission – plus et de meilleurs chrétiens dans une authentique communauté missionnaire pour le bien du monde – est bonne et stimulante. Son usage de l'analyse systémique est également précieux ; cette clé de lecture, parmi d'autres approches organisationnelles, est pertinente lorsqu'on parle de communauté.

Le désir de l'auteur que les chrétiens évangéliques prennent conscience que leur histoire ne commence pas seulement au 19^e ou au 16^e siècle, est également plein de bon sens, et constitue un appel à l'humilité ainsi qu'un sain moyen d'augmenter leur sagesse en prenant exemple de l'histoire. Sa critique de l'apologétique classique nous semble également toucher assez juste et ses propositions sont pertinentes, mis à part son approche du pluralisme dont nous parlerons plus

bas. Finalement, le souci que Brian McLaren a des responsables nous semble biblique et bien équilibré.

Au vu de tous ces éléments, très rapidement survolés, il serait dommage de se priver des réflexions et de l'expérience de Brian McLaren dans certains domaines. Néanmoins, il nous semble que, dans plusieurs autres, l'auteur va trop loin et prend parfois des positions dangereuses.

Le « nouveau monde » postmoderne ou l'absolutisation agaçante

Ce qui frappe, lorsqu'on lit *Réinventer l'Église*, c'est, outre la répétition inlassable du mot « nouveau » mis à toute les sauces, l'omniprésence d'une terminologie absolue pour qualifier cette nouveauté (« changement radical », « nouveau monde », « monde d'après », « révolution », « renaissance », etc.). Il est vrai que cette tendance à l'absolu est une façon de communiquer bien acceptée Outre-atlantique, mais il n'en est pas moins curieux de trouver dans la bouche d'un homme qui prétend s'incarner dans le monde postmoderne un langage aussi ... absolu. Il nous présente la transition de notre monde moderne vers le monde postmoderne comme un saut absolu dans le relatif ! Ce qui pourrait paraître curieux à première vue, ne l'est plus du tout lorsqu'on y regarde de plus près. En effet, cette discontinuité exacerbée est nécessaire pour l'existence même du postmodernisme ; il faut que le monde postmoderne ait coupé tous les ponts avec le monde moderne pour pouvoir exister librement, enfin délivré de ces absolus.

La question que nous posons alors est de savoir si la discontinuité « absolue » entre l'ère moderne et l'ère postmoderne (pour reprendre les catégories de l'ouvrage) reflète la réalité ou si elle est le produit nécessaire de l'affirmation de l'existence d'un monde postmoderne. En d'autres termes, l'époque postmoderne est-elle vraiment une nouvelle ère ou seulement le dernier acte de l'époque moderne ? Avons-nous affaire à un monde où tout est nouveau, ou à une « modernité tardive », en réaction de la modernité mais dans sa continuité ? S'agit-il d'une tendance de fond, d'une véritable révolution, ou d'un courant de surface ?

Sans minimiser les récents changements sociétaux, particulièrement dans les domaines des mœurs et des technologies, nous serions plutôt enclins à qualifier le postmodernisme d'envers de la modernité. Il s'agirait alors d'une réaction endogène et naturelle du modernisme appliquant à lui-même les démarches qui l'ont amené à se séparer des croyances traditionnelles. C'est la position de Lyotard, le créateur de l'acceptation courante du terme de « postmodernité », qui la considère comme la troisième et dernière étape de la modernité. Le questionnement postmoderne n'est-il pas ainsi déjà observable à la Renaissance et chez Spinoza (1633-1677) ou, plus près de nous, chez Bergson, Whitehead et Heidegger ?

De plus, si le paradigme postmoderne est très présent en littérature, comme un des descendants du structuralisme, et a quelques adeptes en philosophie et en théologie, la majorité des autres sciences ne lui donne pas autant d'importance, contrairement à ce que prétend Brian McLaren³, à commencer par les sciences dures dont l'« objectif » est le fondement naturel.

Nous ne suivons donc pas Brian McLaren dans ses descriptions de l'« ère nouvelle qui s'offre à nous », du « monde nouveau où tout est à réinventer », et dans nombre de ses absolutisations qui, à la longue, deviennent un peu agaçantes ! Nous le trouvons plus équilibré dans sa description des postmodernes non radicaux qui, contrairement aux « dogmes » postmodernes, acceptent la possibilité de connaître, l'existence de vérités, la capacité, même limitée, du langage pour communiquer, etc. Ces postmodernes non radicaux doivent-ils vraiment être qualifiés de postmodernes ? Constituent-ils vraiment un nouveau type d'être humain ?

Nous ne voudrions pas ici minimiser l'ampleur du changement qu'ont apporté les « révolutions » sexuelle, technologique, pluraliste, etc. de ces trente dernières années, mais nous nous

³ *Ibid*, p. 72.

interrogeons sur la profondeur à laquelle elles atteignent notre société. Oui, l'Église doit changer, s'adapter à son contexte pour refléter l'incarnation du Christ. Mais jusqu'à quel point, jusqu'à quelle profondeur doit-elle changer ? Jusqu'où peut-elle changer sans perdre son âme ? Et, plus important encore, avec quels principes devons-nous « piloter » ce changement ? L'utilisation de principes issus du paradigme actuel de notre société n'est pas fondamentalement une hérésie, au contraire il participe de l'esprit de l'incarnation, pour autant que ces principes n'entrent pas en contradiction avec ceux de l'Écriture. Ainsi, comme relevé au point précédent, plusieurs principes issus du paradigme postmoderne peuvent être utilisés par l'Église dans ses changements, mais certains autres, comme nous le verrons au point suivant, mettent en cause des éléments fondamentaux de notre foi.

Les aspects dangereux, les dérives (potentielles ?)

Avant d'en venir au fond, passons un instant sur la forme. Comme relevé plus haut, la lecture du livre de Brian McLaren est agréable, son ton est engageant et, tout en restant humble, il invite à l'action. Mais cette position d'humilité – qui confine parfois à l'auto flagellation lorsqu'il décrit l'état « lamentable » de l'Église – nous semble parfois un moyen subtil de jugement⁴. En effet, l'auteur s'inclut dans la critique (« voici dans quel délabrement nous sommes ») et projette dans l'avenir les principes qui *devront* diriger l'Église. Mais ces principes sont exactement ceux qu'il met *déjà* en œuvre dans sa communauté. Il fait ainsi d'une pierre deux coups : d'un côté, il démontre implicitement qu'il a raison puisque que dans l'avenir la nouvelle Église se comportera comme la sienne, et d'un autre, il juge, en passant par l'avenir, l'Église d'aujourd'hui, tout en excluant de fait la sienne. Ainsi peut-il allier humilité et sévérité excessive, qu'il nommera lucidité, l'« avenir » éclairant le présent de sa lumière implacable.

Toujours dans le style, Brian McLaren, en bon postmoderne, se défend, tout au long de son livre, de proposer des recettes, des méthodes, etc. mais, à peine a-t-il dit cela, qu'il propose ... des étapes, des pistes, des stratégies, un manuel de mise en œuvre, ... Ne tombe-t-il pas justement dans le travers de l'« organisationnisme » qu'il est le premier à dénoncer ? Ne fait-il pas trop de place aux méthodes, à la vision mécaniste de l'Église en adoptant presque tels quels le vocabulaire et les techniques en vigueur dans le monde de l'entreprise ?

Au-delà des questions de style qui peuvent être plus facilement relativisées, Brian McLaren expose dans son ouvrage des positions plus inquiétantes, surtout dans la bouche d'un leader évangélique de son envergure.

Dans sa quatrième piste pour réinventer l'Église, Brian McLaren propose d'échanger nos traditions contre la tradition, en d'autres termes, il propose que toutes les Églises chrétiennes, dans un élan œcuménique, mettent ensemble tous leurs acquis pour agrandir le fond commun dans lequel chacune pourrait puiser. Bien sûr, pour que cette joyeuse mise en commun ait lieu, il faut que chaque Église abandonne ce qui pourrait être une barrière à l'unité, et le premier changement à faire sera doctrinal. L'auteur est conséquent par rapport à la marche à suivre développée plus haut lorsqu'il précisait que tout changement notable devait commencer par un nouveau savoir⁵. Mais comment opérer le tri dans ce qui doit être gardé dans nos manuels de doctrines ? L'Église nouvelle abandonnera ses bases doctrinales pour adopter « une doctrine éprouvée par le temps, solide et vigoureuse, débarrassée de tout artifice. En d'autres termes [...] un tronc commun de nos croyances fondamentales ». Ainsi, l'épreuve du temps fera le tri entre le vrai du faux, le droit et le tordu, l'essentiel et l'accessoire. Devons-nous donc retourner à un système constantinien d'Église liée à l'État, car c'est, sans nul doute, la doctrine des rapports entre l'Église et l'État qui a perduré le plus longtemps dans l'histoire de l'Église ? Et que dire du baptême ou de la nature de l'Église ? Si le bon est à l'ancienneté, nul doute que la nouvelle

⁴ Bien que l'auteur s'en défende et s'excuse s'il a été ainsi compris. *Ibid*, p. 181.

⁵ *Ibid*, p. 18

Église sera catholique ! Mais si, plus prudemment, les Églises se contentent d'abandonner leurs « traditions doctrinales sectaires », qu'elles élaguent afin qu'il n'en reste de leurs doctrines que le tronc de l'unité, que deviendront alors les nombreux fruits qui devaient constituer la richesse de diversité de la nouvelle Église ?

L'appel à la simplification doctrinale de Brian McLaren nous semble être une utopie dangereuse. Utopie parce qu'il est illusoire de penser qu'en n'évoquant pas les difficultés on parvienne à l'unité, ou qu'une théologie réduite à peau de chagrin puisse suffire pour fonder solidement une Église. Et dangereuse parce qu'elle place sur l'autel d'une unité hypothétique la vérité elle-même, tombant dans l'éternel piège de croire que la vérité proviendra de l'unité (d'où la préférence pour une vérité *universelle*), alors que le mouvement général de la révélation nous désigne un mouvement inverse : c'est de la vérité que provient l'unité (d'où notre préférence pour une vérité *absolue, révélée et transcendante*). A cette fusion utopique des dénominations, à cette tentation de repartir à zéro avec un « matériau brut »⁶, nous préférons la voie du dialogue qui permet à chacun de mieux se connaître, sans pour autant renier nos différences et scier les branches sur lesquelles nous sommes assis.

Bien qu'au cœur de son sujet, l'ecclésiologie de Brian McLaren n'est pas très claire. Le terme lui-même est utilisé de manière ambiguë : il la définit comme « une théologie de l'église, un paradigme de structure pour elle »⁷. On sent une confusion entre structure, institution, d'un côté, et nature, essence, de l'autre. Cette confusion entre science de l'organisation et théologie de l'Église parcourt tout l'ouvrage et conduit à plusieurs dérives. La première, présentée à la piste huit, conduit à dire que, puisqu'au cours de son évolution une Église doit changer de structure, elle doit soit changer sans cesse d'ecclésiologie, soit avoir une ecclésiologie assez ouverte pour s'adapter à toutes les structures. En donnant au terme ecclésiologie un sens purement structurel, nous nous accorderons sans problème avec l'auteur, mais le terme porte d'abord un sens doctrinal de théologie de l'Église (retenu aussi par Brian McLaren), et, dans ce sens, l'ecclésiologie est appelée à répondre à des enjeux qui dépassent les simples structures fonctionnelles : qu'est-ce que l'Église ? qui en fait partie ? quel est son rôle ? etc.

Cette confusion se retrouve également dans les descriptions que l'auteur donne de l'Église actuelle où toutes les dénominations sont mises dans le même panier⁸ et où se retrouve, sous le nom d'Église, tout ce qui se réclame de la chrétienté (du télévangélisme aux génocides)⁹. S'il est vrai que, du point de vue structurel et sociologique, les diverses communautés chrétiennes partagent beaucoup de points communs, on ne peut pas en dire autant de leur ecclésiologie. Entre des ecclésiologies de types multitudinistes ou congrégationalistes, catholiques ou réformées, etc. les réponses aux questions énumérées ci-dessus diffèrent parfois très fortement. De même quand l'auteur décrit le christianisme comme *une* des armées en guerre contre le mal¹⁰, on a le sentiment, une fois de plus, que, malgré la volonté de privilégier le contenu au contenant, la pensée à l'action, ce soit au final le contenant éthique qui prime sur le contenu théologique.

Lorsque Brian McLaren détaille ensuite sa vision de la nouvelle théologie, dans la cinquième piste qu'il nous propose, nous voyons encore plus clairement ses difficultés avec les formulations doctrinales. Sous couvert d'humilité et de respect du mystère, attitudes tout à fait respectables en elles-mêmes et que nous défendons également, l'auteur rejette la théologie systématique¹¹, selon lui sur son déclin, et relativise donc la possibilité de formaliser en proposition la révélation

⁶ *Ibid*, p. 34.

⁷ *Ibid*, p. 97.

⁸ *Ibid*, p. 53 par exemple.

⁹ *Ibid*, p. 31s.

¹⁰ *Ibid*, p. 86-87.

¹¹ « Notre théologie [...] ne semble plus fonctionner, ne plus convenir du tout. » *Ibid*, p.22. Voir aussi p. 69.

divine¹². Cette épistémologie de type agnostique est typique du paradigme postmoderne. Mais si le langage, miné par la polysémie, est inadéquat pour faire de la théologie systématique, pourquoi Dieu l'a-t-il utilisé pour se révéler à nous ? S'il est bien vrai que les genres du récit, de la parabole, etc. doivent être revalorisés, cela ne doit pas se faire au détriment d'une réflexion systématique, genre également présent dans l'Écriture. Quand à l'opposition facile entre une théologie technique desséchante et une théologie artistique passionnante, rappelons que l'artiste passe au moins autant de temps à développer sa technique pour pouvoir être le 10'000^e à jouer avec passion une pièce de Bach, que le théologien pour se passionner dans l'exégèse d'un passage biblique ou l'interprétation d'un Père de l'Église. Ne méprisons pas la technique, sans en faire pour autant un but, ni la substituer au mystère.

Pour terminer, nous voudrions dire un mot de l'eschatologie de l'ouvrage de Brian McLaren. Nous parlerons moins de son développement explicite sur ce thème dans sa dixième piste, que de l'atmosphère générale de son livre qui dégage, à force de description de l'avenir, un petit air prophétique. Ce « nouveau monde » de l'« autre rive » qu'est la nouvelle ère postmoderne semble si radieux pour l'Église qu'il ressemble presque au millénium¹³ ! Cet âge qui verra les théologiens de tous bords se réconcilier, conscients enfin qu'il fallait dépasser les discordes anciennes, pures produits de la modernité¹⁴, ressemble plutôt à la victoire des théologiens libéraux postmodernes relativistes contre les conservateurs encore prisonniers des rets du modernisme. Mais au-delà du triomphalisme à fonction motivante, cette description de l'avenir radieux fonctionne comme un but obligatoire, comme l'issue inéluctable de ceux qui survivront à la transition vers la postmodernité. Le « *I have a dream* » de Brian McLaren fait un pari énorme sur un avenir, somme toute, très (trop ?) terrestre sous couvert d'incarnation, avenir que certains de ses détracteurs ne se privent pas d'appeler « nouvel âge ». Quels sacrifices nous faudra-t-il concéder pour l'atteindre, ce paradis terrestre : devons-nous lui sacrifier la vérité, voir la vie éternelle ?

Conclusion

Malgré ses nombreux éléments positifs et stimulants, le livre de Brian McLaren, *Réinventer l'Église*, contient, à notre avis, des positions potentiellement dangereuses pour l'Église. Nous le voyons particulièrement dans sa relativisation de la doctrine à des fins ouvertement œcuméniques et interreligieuses. Sa concentration sur la présence de l'Église au monde, c'est-à-dire l'éthique, si noble soit-elle, ne doit pas nous faire oublier que cette dernière repose sur le socle de la doctrine et que l'une ne va pas sans l'autre.

La couverture du livre de Brian McLaren est très parlante. On y voit trois « jeunes cadres dynamiques » avancer sur un trottoir dans la même direction, mais celui du milieu avance en marchant sur les mains. De la même manière, l'Église que nous promet Brian McLaren nous surprend, nous apporte un changement de point de vue stimulant (voir salutaire à certains égards) et attire notre attention. Mais, à marcher sur les mains, la tête en bas, pourra-t-elle tenir la longueur et atteindre son but ? L'avenir nous le dira !

¹² Dans la même veine : « nous ne croyons plus que l'être humain est capable de saisir la vérité de manière objective » *Ibid*, p. 72.

¹³ *Ibid*, p. 22, malgré les nuances énoncées en p. 15.

¹⁴ *Ibid*, p. 165.